# L'AMI DU CLERGÉ

**Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur**
**Chan. R. DESVOYES, Codirecteur**

69e ANNEE (7e Série)
N° 10. — 5 MARS 1959

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Mise au point. — II. Comment meurent les étoiles. — III. Intelligence et survie des animaux. — IV. Les missiles américains. — V. L'observatoire sismique de Prato. — VI. Les micro-aliments. — VII. Les Russes à l'Expo de Bruxelles. — VIII. Chine, messidor an IX. — IX. En Chine nationaliste. — X. Le confucéisme au Vietnam. — XI. Le « massacreur » de Nantes. — XII. Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble.

### I
### Mise au point

Avant d'aborder les thèmes très divers — comme d'habitude — qui vont être l'objet de cette Causerie, je me fais un devoir et une joie de remercier les nombreux lecteurs qui ont bien voulu venir au secours de ma mémoire défaillante. Dans ma Causerie du 1er janvier, j'avouais ne pas très bien comprendre une phrase de la revue américaine que je citais : « Les zélotes rigoristes, tels que ceux qui prêchent la damnation éternelle des non-catholiques, ont été sévèrement réprimés par le pape Pie XII. »

Il s'agit, en fait, de « l'affaire Feeney », qui fit du bruit de l'autre côté de l'Atlantique, mais ne troubla guère les échos de ce côté-ci de l'océan (cf. *Ami*, 1952, p. 741). La *Documentation catholique* du 2 novembre 1952 contenait la traduction d'un Décret du Saint-Office, adressé sous forme de lettre à l'archevêque de Boston, à propos de l'opinion défendue par quelques laïcs, appuyés par le P. Feeney, qui fut depuis rayé de la Compagnie de Jésus. La *Documentation* disait :

> « Ils prétendaient que tous ceux qui ne sont pas explicitement membres de l'Eglise visible étaient damnés, et accusaient d'hérésie tous ceux qui le niaient.

Il est clair qu'une telle opinion justifie largement le qualificatif de « zélotes rigoristes » employé par la Revue américaine analysée. La lettre du Saint-Office s'inscrit dans le cadre de l'interprétation que nous devons donner à l'axiome : « Hors de l'Eglise, point de salut ».

Il ressort de plusieurs renseignements que ce petit groupe est fort peu nombreux, mais très bruyant. Un jour, ils firent irruption auprès du Délégué apostolique à Washington, qui dut faire appel à la police pour s'en défaire. Ils furent condamnés par l'archevêque de Boston, mais ils n'avaient pas craint d'en appeler au pape Pie XII, qui les fit condamner à son tour, par le Saint-Office. Le P. Feeney, qui est excommunié, continue son action à Boston, m'assure un correspondant, mais il ne trouve que peu d'écho [1].

### II
### Comment meurent les étoiles

C'est un sujet bien différent et d'un tout autre intérêt que nous abordons avec la revue *Scientific American* de janvier 1959, d'où nous allons extraire, en premier lieu, l'article de Jesse L. Greenstein, intitulé *Dying Stars — Etoiles mourantes.*

L'auteur est un astronome qui travaille avec les télescopes géants du mont Wilson et du mont Palomar. Il s'est attaché depuis des mois, à l'étude des « naines blanches ». On ne peut les étudier que dans le voisinage immédiat de notre soleil. Elles ne sont, en effet, plus observables au-delà de la distance de 30 années-lumière. On estime que ces étoiles forment environ 3 % des astres. Sur 100 milliards sans doute que contient notre galaxie, cela ferait 3 milliards. Ces étoiles sont celles qui ont épuisé leur carburant. Parmi elles, plusieurs étaient aussi importantes que notre soleil, et maintenant leur volume ne dépasse pas celui de notre minuscule Terre. On a pu en étudier environ 80 en détail. Et l'on est convaincu qu'elles permettent de saisir le secret de l'évolution générale de leurs sœurs.

On peut, en effet, leur appliquer les quatre lois, connues de nous, de la thermodynamique : 1° les étoiles ne créent pas d'énergie — « rien ne se crée » — mais elles convertissent en énergie radiante l'énergie gravitationnelle qu'elles possèdent et celle qui découle de la carburation de leur hydrogène ; — 2° Il s'ensuit que cela ne peut durer toujours. Le carburant s'épuise. A mesure que l'hydrogène brûle, il fait contrepoids à la force gravitationnelle, mais en s'épuisant, il laisse le champ libre à cette force. L'étoile, en mourant, se contracte et elle devient « naine blanche » ; — 3° la décadence est irréversible. La température de l'étoile ne cesse de baisser. Le « blanc » passe du bleuté, au jaune, puis au rouge, enfin au noir. — 4° On ne peut observer les étoiles « noires », c'est-à-dire parvenues au dernier degré de leur existence, mais nous en avons des exemples dans les diverses planètes, dans notre Terre et dans la Lune.

[1] La Revue américaine *National Review*, à New-York, que nous avons citée comme une Revue protestante a bien voulu nous écrire pour la correction suivante que nous traduisons de l'anglais : « En fait, la *National Review* est un journal laïc. L'éditeur en chef, M. William F. Buchley Junior, se trouve être un catholique éminent, mais la politique éditoriale, bien que fondée sur des principes chrétiens, est non-confessionnelle ». — Signé : James BURNHAM, éditeur. Très bien !

Ce qui caractérise les « naines blanches », c'est leur formidable densité. Puisqu'elles en viennent à contracter une masse équivalente à celle de notre soleil, qui est égale à 332.000 fois celle de la Terre, en un volume qui ne dépasse pas et même souvent n'atteint plus celui de la Terre, il faut bien que la densité devienne énorme. Pouvons-nous la chiffrer ? Notre article essaie de le faire. Et voici son raisonnement.

Une étoile comme le soleil a une densité d'environ un gramme par $cm^3$, c'est-à-dire à peu près celle de l'eau (= 1). Et cependant, la matière solaire est gazeuse, en ce sens que les particules dont elle est formée peuvent se mouvoir dans tous les sens. A la température où se trouve l'intérieur du soleil, son hydrogène est *ionisé* à 97 %, ce qui veut dire que les électrons de 97 atomes d'hydrogène sur 100 sont arrachés à leurs noyaux ou protons. La structure de l'hydrogène en est déformée. Mais il reste que la matière d'une étoile est en grande partie étalée dans un espace vide, car un atome occupe un espace dont le diamètre est environ 10.000 fois plus grand que son propre espace.

Qu'arrive-t-il dans une « naine blanche » ? Nous avons dit qu'une masse équivalente à celle du soleil est contractée en un volume ne dépassant pas celui de la terre. La densité s'élève donc à un million de fois plus qu'elle n'était, soit à 1000 kilos par centimètre cube à 1000 tonnes par litre ou décimètre cube ! De 1 elle a passé à un million ! Sans doute, alors, la naine blanche est descendue au-dessous de la température exigée par l'ionisation. Mais les atomes demeurent encore dissociés en raison de la pression gravitationnelle croissante ; et cette pression ne cesse de s'accroître, parce qu'aucune force ne lui fait obstacle. La chaleur interne diminuant sans cesse, la pression augmente.

A vrai dire, nous sommes en face de grandes difficultés pour confirmer nos théories par l'observation directe, car nous ne pouvons atteindre que l'extérieur de l'étoile. Cet extérieur comporte une enveloppe très différentiée — parce que la pression y est moindre qu'à l'intérieur, — mais qui n'a pas plus de 100 km d'épaisseur. Au-dessus de cette enveloppe, il existe une atmosphère de quelques centaines de mètres. Le spectrographe n'atteint que cette partie.

Dans les spectres des étoiles normales, les appareils pénètrent beaucoup plus profond ; dans les « naines blanches » ils n'arrivent pas à pénétrer à l'intérieur. Un professeur de l'Institut d'astrophysique de Paris, Evry Schatzman, a démontré que les « naines blanches » ne peuvent pas avoir la même composition à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tout l'hydrogène a été expulsé vers l'extérieur, parce qu'il est plus léger. La faible lumière qui se dégage de ces étoiles moribondes a pu être mesurée en quelques cas. La plus brillante a une luminosité égale à un centième de celle du soleil. La plus faible, par contre, en dépasse pas un dix-millième de celle du soleil. C'est justement cette luminosité basse, combinée avec la connaissance *théorique* que nous avons de leur structure interne, qui est pour nous la preuve qu'il s'agit d'étoiles ayant épuisé leur carburant. Et nous calculons que leur hydrogène ne peut dépasser un cent-millième de leur masse. Pour que les éléments plus lourds — carbone, oxygène, azote, néon, etc. — puissent donner des réactions nucléaires, c'est-à-dire servir à leur tour de carburant, il faudrait une température beaucoup plus élevée.

L'auteur de cette étude, que nous analysons, a observé avec le télescope de 200 pouces du mont Palomar, environ 50 spectres d'étoiles naines. Leur analyse démontre que ces « naines » sont réellement naines. En combinant les deux éléments : température et luminosité, on arrive à déterminer le rayon, c'est-à-dire la grosseur. Or, tandis que le soleil a un rayon de 695.000 km, les rayons des « naines blanches » sont compris entre 4.800 et 16.000 km. Les géantes rouges doivent avoir au moins 10.000 fois le rayon du soleil, soit environ 70 millions de km. La plus petite « naine blanche » connue a un rayon de 4.480 km, bien plus petit que le rayon terrestre, qui est de 6.400 en chiffres ronds. Cette grosseur réduite pour une étoile doit correspondre à *une densité de* 10 *tonnes par centimètre cube.*

Notre génération a vu au moins une étoile arriver au terme de sa carrière évolutive et passer au stade de « naine blanche ». C'est l'étoile cataloguée *WZ Sagittae*, une *nova*, qui fit explosion en 1913, puis de nouveau en 1946, en brillant alors d'un éclat 1000 fois supérieur, puis en tombant aussitôt à une luminosité qui ne dépasse pas un centième de celle du soleil. Son spectre ressemble à celui des naines, mais avec des lignes superposées d'émission qui doivent être le résultat de l'éjection continue de son matériel chaud.

Par cette étoile, qui n'est pas la seule dans son cas, nous pouvons avoir une idée de l'évolution possible d'une étoile. A mesure que nous connaîtrons mieux les spectres des « naines blanches », notre science de leur évolution s'accroîtra. Ce sont des fournaises nucléaires en voie d'extinction. Une « naine blanche » met beaucoup de temps à s'éteindre. La dissipation de l'énergie se ralentit de plus en plus, ce qui fait traîner d'autant la mort totale de l'astre. D'après Martin Schwarzschild, de l'observatoire de Princeton, une « naine blanche », composée uniquement d'hélium, mettrait 3 milliards d'années pour passer du stade de « blanche-bleutée » au stade de « blanche-jaune », puis 5 autres milliards, pour atteindre le stade de « blanche-rougeâtre ». Elle a alors 4.000 degrés Fahrenheit de chaleur (= 2.200 centigrades). Pour passer du rouge à l'infra-rouge, il lui faudra encore un espace de temps égal à l'âge attribué à notre galaxie ! Voilà sans doute l'évolution qui attend notre soleil. Mais son extinction totale, selon nos calculs, est encore éloignée. Notre auteur essaie de donner un chiffre — sous toutes réserves, pensons-nous, et voici ce qu'il dit :

« Dans environ 7 milliards d'années, le soleil sera une étoile naine, chaude et très blanche-bleutée, trop petite pour que son disque soit visible à l'œil nu de notre terre. La température de la terre sera autour de — 185° centigrades. Le firmament, durant la nuit, ne fera plus voir aucune étoile ; car la formation d'étoiles nouvelles sera terminée et les anciennes seront éteintes,

y compris les étoiles à haute luminosité de nos constellations qui seront alors depuis longtemps disparues. Il est donc probable qu'aucune étoile ne sera visible, sauf exception occasionnelle, lorsqu'une étoile normale rouge viendra, par hasard, à passer non loin de notre système moribond... Toutes les étoiles brillantes seront devenues des naines blanches, mais leur lumière sera trop faible pour être vue et la nuit suprême régnera partout. Toutefois, dans le faible rayonnement des étoiles rouges, la vie pourrait exister, sur d'autres planètes, en des formes et pour des âges que nous ne pouvons imaginer ! »

Espérons que nous verrons tout cela, et bien d'autres choses, des hauteurs du Paradis !...

## III
### Intelligence et survie des animaux

Une chose qui serait également intéressante à savoir, c'est le fait de la survie ou de la disparition totale des animaux. Ce problème qui se pose à tous les amis des bêtes — et ils sont nombreux — est abordée dans *La Revue des deux-mondes* du 15 janvier 1959, par M. Jean Gautier, prêtre de Saint-Sulpice.

M. Gautier est l'auteur d'ouvrages de spiritualité fort appréciés : *La Spiritualité catholique* (traduit en anglais et en italien) ; *Comment vit et meurt un Trappiste* (couronné par l'Académie française); *Ces Messieurs de Saint-Sulpice* (idem), etc., mais il a écrit aussi de très vivants et curieux ouvrages sur les animaux : *Un Prêtre et son Chien* (traduit en italien, anglais et américain) ; et tout récemment : *Un Prêtre se penche sur la Vie animale* [2]. S'il ne s'agit plus de spiritualité, ces livres sont cependant pleins d'esprit, parfois pétillants de malice. Lisons donc son article sur l'Intelligence et la survie des animaux.

Une revue aussi sérieuse que *La Revue des deux-mondes* exige un exposé précis et grave. M. Gautier parle d'abord de l'intelligence. Elle n'est pas la même chose chez l'homme et chez l'animal. L'homme est capable d'abstraction, de généralisation, de progrès. L'animal ne sait pas abstraire, ni généraliser, ni inventer. On peut le dresser, mais il n'a pas conscience de ce qu'on lui a appris. La bête ne raisonne pas. Elle n'a ni moralité, ni religion. — Sur ce dernier point, dirons-nous, il y a des hommes qui la dépassent guère, et aussi sur l'avant-dernier !

Que reste-t-il donc, en fait d'intelligence, à l'animal ? En premier lieu, il vit, il a donc un principe vital, c'est-à-dire une âme. Cette âme possède nos sens extérieurs : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, et souvent ses sens sont plus perfectionnés que les nôtres. L'animal a, en outre, ce que nous appelons « l'instinct », qui est un stimulant intérieur, qui dirige et détermine les actes de sa vie sensitive. Tout cela est classique. De nos jours cependant, la théorie de l'instinct n'est plus ce qu'elle fut naguère. On n'admet plus que les instincts soient « innés », ni « infaillibles », ni « aveugles », ni « invariables et uniformes ». Du moins, tout cela est expliqué avec beaucoup de nuances nouvelles.

[2] In-8 (14 × 18), illustr., 600 fr. Paris, Crépin-Leblond, 1958.

On peut poser en principe, avec Katz, que l'animal est toujours un « spécialiste », seul l'homme accède à « l'universel ». C'est ce qui démontre que son « âme » ou principe vital, ou « âme sensitive » est si bien liée au corps qu'elle ne peut agir sans lui et doit mourir avec lui.

Faut-il donc abandonner l'idée d'une survie des animaux ?

« Il y a cependant, écrit M. Gautier, des théologiens anciens et des contemporains, en petit nombre, il faut l'avouer, comme Mgr Gay, qui acceptent, à titre de pure hypothèse, une survie de l'âme animale. »

Mais pour qu'il y ait — au Paradis — des animaux il n'est pas nécessaire d'admettre une survie de l'animal. Comme l'animal n'a jamais accédé au rang de « personne », mais est toujours resté à celui des « choses », il n'a pas droit à la survie *personnelle*. Toutefois, *l'espèce* peut survivre. Dieu, quand il renouvellera, aux temps révolus, le ciel et la terre, peut, s'il lui plaît, redonner la vie aux animaux que l'homme a connus, qu'il a aimés, et qui ont été ses fidèles compagnons sur notre globe.

Certains invoquent, à ce sujet, le mot du psaume XXXVI, 7 : « Eternel, tu sauveras les hommes et les bêtes ! » Mais le vrai sens est le suivant : « L'homme et le bétail, tu les secours, Yahvé ». Il n'est pas question de survie. M. Gautier examine les autres textes invoqués : *Ecclésiaste*, III, 21 ; — S. Paul aux *Romains*, VIII, 18-24. Mais les exégètes n'admettent pas qu'il y soit question positivement de survie pour les bêtes.

« Constatons, conclut notre article, qu'il est bien difficile de faire état de ces textes pour affirmer l'existence d'un paradis quelconque où Dieu placerait les animaux. Il ne faut pas chercher à mettre dans la Bible ce qui ne s'y trouve pas. Les Livres Saints, comme les livres profanes, sont soumis à des règles de rigoureuse interprétation que le sentiment, si noble soit-il, ne saurait remplacer. »

Mais alors, faut-il renoncer à toute perspective de bonheur pour les animaux ?

M. Gautier ne va pas jusque-là. Il sait que ni la théologie, ni la Sainte Ecriture ne promettent rien dans cette direction. Mais il reste la Bonté de Dieu. Et la Bonté de Dieu est un infini ! M. G. semble donc tout heureux de pouvoir citer le texte suivant de Frank-Duquesne, dans *Cosmos et Gloire* :

« Pas plus que le genre humain, le monde animal n'a pas été créé pour rien, pour paraître seulement en vue de l'anéantissement... La raison d'être des bêtes dépasse leur utilité domestique ou culinaire. Dieu qui revêt de splendeur l'herbe des champs, qui veille au sort du moindre passereau, aurait-il arraché ses créatures au néant pour les y replonger purement et simplement ? »

Et M. Gautier de renchérir, en ajoutant :

« Pourquoi la Providence anéantirait-elle à jamais des êtres doués de mémoire et souvent de bonté, rappelant, en quelque manière, les qualités humaines et, sachant que les animaux souffrent, n'accorderait-elle pas à ceux-ci une compensation future à leurs souffrances ? Certes, la bête, privée de raison, ne peut acquérir de mérites, mais il n'est pas ici question de mérite ou de démérite ; il n'est question que de la munificence et de la libéralité du Créateur. »

Il va de soi que l'âme animale, n'étant pas spirituelle, ne peut être dotée de la grâce sanctifiante qui lui donnerait un droit à la vision béatifique. S'il existe un « paradis des animaux », les bêtes n'y peuvent jouir que de satisfactions *sensibles*, conformes à leur nature.

Tout cela, conclut M. Gautier, n'est que conjecture. Les scolastiques ne l'auraient pas admise. De nos jours, les théologiens hésitent. Les uns admettent cette hypothèse, d'autres la rejettent, la plupart en remettent la vérification à la vie future. Ce qui est sûr, c'est que nous connaissons mal l'âme des bêtes. M. Gautier avoue qu'il le regrette vivement et que cela lui fait de la peine, car il écrit, avec cœur :

« C'est l'une de nos souffrances que de vivre à côté des animaux, qui nous ont été donnés comme aides, amis et compagnons de route, sans parvenir à les connaître à fond. »

Comme il aurait aimé savoir ce que « pensait » son chien !

## IV

### Les missiles américains

L'un des sujets les plus fréquents dont on nous parle soit à la radio, soit dans la presse, est celui des « missiles ». M. Mario Furesi nous donne des détails sur leur origine et leur actuelle variété. Son article, paru dans l'*Osservatore della Domenica*, du 18 janvier 1959, est intitulé : *Les Dévoreurs du Temps et de l'Espace*.

Les missiles naquirent, il y a quatorze ans, par une série de 570 V 1 ou V 2 apparus dans le ciel de Londres. Ils venaient de bases lointaines et inconnues, avec un chargement de ruine et de mort. Pendant dix longs mois, les Londoniens en subirent les assauts. On a estimé le nombre de leurs victimes à 25.000.

Après la défaite des Allemands, les Américains et les Russes n'eurent rien de plus pressé que de s'emparer des plans et projets d'une part, des techniciens et inventeurs de l'autre. Dès lors commença la course aux armements entre la Russie et l'Amérique. C'est une course serrée et terrible, sans arrêt ni relâche, qui se poursuit dans le secret. De temps à autre, la Russie lance des avertissements. Elle annonce bruyamment qu'il n'est pas de points de la planète qu'elle ne puisse désormais atteindre par ses « fusées » ou « missiles », dont chacune pourrait être porteuse d'une bombe atomique. Pourtant, les deux rivaux, dans l'intervalle, et en attendant de pouvoir se livrer à la destruction de l'humanité, amusent cette dernière par des envois de *satellites* autour de la terre ou en direction du soleil. Les missiles interplanétaires sont une démonstration de puissance. Tout cela n'est pas très rassurant, mais c'est bien en harmonie avec la mentalité contemporaine, si fière de ses réussites techniques et qui a tant besoin d'être rappelée à l'idéal évangélique de fraternité chrétienne.

Qu'est-ce donc, avec tout cela, qu'un « missile » à l'heure où nous sommes ? — C'est un véhicule aérien, pourvu de moteurs, guidé par un « cerveau électro-mécanique » pour le pilotage, et d'une réserve de carburant liquide ou solide. Son rôle est de transporter soit une bombe destructrice, soit tout un fourniment d'appareils enregistreurs, pour communiquer aux hommes les secrets des espaces. Mais ce ne sont pas seulement les espaces que l'on vise, ce sont surtout les mondes extra-terrestres, en premier lieu la lune, puis Mars et Vénus, enfin, les mondes inconnus de la galaxie.

Parmi les « missiles » on peut distinguer deux familles très différentes : la famille *balistique* et la famille *aéronautique*. La première est un projectile et dérive directement des V2 de la dernière guerre. La seconde est un sorte d'avion sans pilote, guidé dans son vol depuis la terre, c'est-à-dire téléguidé, et qui dérive du V 1 de la dernière guerre. Mais l'on travaille d'arrache-pied à faire de tous les missiles, des projecticles *téléguidés*. Ce sera du mariage entre le missile balistique et le missile aéronautique, selon toute vraisemblance que naîtra l'*appareil astronautique*, c'est-à-dire la capsule capable de contenir un ou plusieurs passagers et de les transporter vers la lune, vers les planètes, ou plus loin encore.

En Amérique et en Russie, on recruterait déjà des volontaires pour de tels voyages. Bien des conditions sont à remplir : moins de 40 ans, — conditions physiques parfaites, — connaissances scientifiques et techniques, etc. — Enfin, l'agence Cook accepterait des inscriptions pour le premier voyage dans la Lune [3].

N'anticipons pas ! Où en est-on actuellement des « missiles » ? Chez les Russes, on se vante beaucoup, mais on ne parle guère. Chez les Américains, l'arsenal est moins imperméable. On distingue trois sortes de missiles : les fusées à court rayon d'action, — à moyen rayon d'action, — et les fusées intercontinentales, les plus redoutables. C'est à cette dernière catégorie qu'on donne le nom d'I.C.B.M. — *Inter-Continental-Balistic-Missile*. Un mot sur chaque catégorie.

Les Missiles à court rayon d'action comportent des avions sans pilote, comme le *Dart*, minuscule avions d'un mètre et demi de long, avec une portée de 6 km. Mais il y a, en outre, toute une série de missiles aéronautiques, destinés à la défense des cieux d'Occident. Cette classe comporte aussi quelques missiles balistiques, comme l' « Honest-John », qui a une portée de 30 km. A la limite, nous trouvons le « Corporal », le « Bomarc » et le « Regulus », dont les portées respectives sont de 160, 320 et 1000 km. Chacun de ces engins répond à des besoins particuliers, dans le domaine militaire.

La classe des missiles à moyen rayon d'action est moins nombreuse. Leur portée est en moyenne de 2.500 km. C'est dans ce domaine que les deux états en présence s'affrontent le plus ardemment. Le plus perfectionné de ces missiles, chez les Américains, est le *Thor*, qui est *balistique* et qui a donné une preuve exceptionnelle de sa puissance, en juillet 1958, par un vol de 10.000 km, en emportant une souris. Deux autres missiles de cette catégorie sont connus de tout le monde : le *Polaris*

[3] L'inscription ne coûte que 135.000 francs, mais le voyage devrait coûter dans les 16 millions. Nous aurions plutôt cru que le voyageur serait payé de ce prix pour oser faire le trajet !

qui sera l'arme des sous-marins atomiques, — et le *Jupiter* qui s'est distingué dans les vols interspatiaux. Le *Polaris* a une longueur de 14 m. et pèse 7 quintaux. Il est actionné par un carburant solide et guidé par un système d'*autoguidage par inertie*.

Au-dessus de ces deux premières classes, il y a les mastodontes : trois balistiques : l'*Atlas*, le *Titan* et le *Minuteman*, et deux aéronautiques : *Snark* et le *Navaho*. Ces deux derniers sont désormais retirés de la circulation. Le *Navaho* avait cependant fourni, en août 1958, un vol magnifique téléguidé de 10.000 km. Le *Minuteman* est en fabrication et ne sera prêt qu'en 1962. Il sera le meilleur modèle de missiles intercontinentaux, avec une portée variable de 900 à 10.000 km.

Parmi les missiles expérimentés, le Titan a le gros avantage d'avoir des moteurs à carburant solide, et par suite de n'avoir pas besoin de réservoir à oxygène, d'un poids gênant. Mais le plus fameux des ICBM, est l'*Atlas*. Il a 30 m. de hauteur et il est capable de mettre dans leurs orbites des satellites du poids des Spoutniks russes qui ont si fort échauffé la bile des Américains. L'*Atlas* jouit de la confiance de ces derniers, depuis son vol du 28 novembre 1958. Il dévora alors la distance de 10.106 km qui sépare le cap Canaveral en Floride de l'île de l'Ascension dans l'Atlantique-sud, à la vitesse de 30.000 km/heure. Au sommet de sa trajectoire, il avait atteint la hauteur de 1.600 km.

La lutte entre Russes et Américains dans ce domaine se poursuit avec acharnement. Le *Lunik* des Russes était le seul, jusqu'ici, qui ait atteint la vitesse — (11,2 km/seconde, ce qui approche de 40.000 km/heure) — suffisante pour vaincre la gravitation terrestre. Son nom semble bien prouver que les Russes visaient la lune, soit pour la frapper de plein fouet, soit pour lui donner un satellite. Le but fut manqué et le *Lunik* devint un satellite du soleil. C'est que la lune n'est pas facile à attraper. Elle se déplace elle-même à une vitesse variable, qui oscille entre 30 et 36 km/seconde, soit trois fois plus que le projectile. Si la gravitation a été vaincue, on n'a pas réussi à opérer un *téléguidage* sûr des engins, qui, en somme, se sont perdus dans l'espace. L'avenir dira si, par des procédés électroniques et mécaniques perfectionnés, on peut diriger exactement un missile vers la lune ,ou s'il ne vaut pas mieux attendre qu'un pilote puisse être introduit dans la capsule pour guider le missile à l'aller comme au retour. Qui arrivera le premier ? Si coûteux que soit cet effort, il vaut infiniment mieux que l'emploi des missiles à des fins militaires ! Mais dans ces travaux, il y a, selon M. Sudre, dans *La Revue des deux-mondes*, 90 % de gloriole et 10 % d'amour de la science.

## V

### L'observatoire sismique de Prato

Ce n'est pas seulement du côté du ciel que peut nous venir la destruction et la mort, mais aussi de la terre elle-même que nous foulons. Tout le monde se souvient des terribles tremblements de terre au cours desquels Léon Orione (1872-1940) se distingua si merveilleusement en Sicile, puis à Marsica[4]. Dans l'*Osservatore della Domenica* du 4 janvier 1959, Giuseppe Giagnoni nous parle des secousses sismiques sous ce titre : *Un Franciscain autodidacte sait tout sur les tremblements de terre.*

Ce Franciscain est le P. Onorio Vannucchi. Originaire de Pistoie, ce bon père actuellement âgé de 77 ans, est directeur depuis 30 ans de l'Observatoire sismologique de San Domenico di Prato, non loin de Florence.

Il s'est formé à peu près seul. Dès 1910, alors qu'il était tout jeune religieux, et qu'on le destinait à Sienne, il commença, au cabinet de physique de son couvent de l'Observance, à s'intéresser aux appareils enregistreurs sismologiques. A peine au courant de leur fonctionnement, il se sent la vocation de se consacrer à cette branche de la science. Transféré au couvent de Monte alle Croci, près de Florence, il ne peut oublier ce qu'il appris à Sienne, et il se met à fabriquer lui-même un appareil rudimentaire, à peine capable, avoue-t-il aujourd'hui, d'enregistrer quelque petite secousse dans le voisinage immédiat. Durant la guerre 1915-1918, il est aumônier militaire, au service de santé. On l'affecte à Livourne où il peut contacter le professeur Schiavazzi, directeur de l'Observatoire du lieu.

Après la guerre, le voici à San Domenico di Prato, Il obtient de ses supérieurs la permission de se construire un observatoire sismologique personnel. L'installation commencée en juillet 1927 est achevée en décembre suivant. Le Père n'avait aucun moyen financier. Il fabrique tout lui-même, avec l'aide parfois d'un artisan qui vient gratuitement à son secours. Le 14 avril, le P. peut annoncer la secousse désastreuse survenue en 1928, à cette date, en Bulgarie. L'année suivante, ce sont les secousses répétées de Bologne, à partir du 10 avril 1929. Les journaux locaux parlent des performances du P. Vannucchi. On vient voir son observatoire. L'opinion s'émeut. Le 15 décembre 1929, quelques habitants de Prato se constituent en groupe « pour l'Observatoire sismique de Prato ». Il s'agit de recuillir des fonds afin de doter la cité d'un observatoire en règle, et muni de tous les appareils modernes. Le Comité est aussitôt encouragé par les autorités civiles et religieuses. Les travaux de construction commencèrent le 25 mars 1930. L'inauguration de l'Observatoire eut lieu le 20 octobre suivant.

C'est là que travaille le P. Vannucchi. Il a inventé un appareil qui porte son nom. Il s'agit d'un *orthosismographe*, qui, avant lui, était excellent pour mesurer les secousses proches, mais défectueux pour les plus éloignées. Son appareil à lui s'appelle *Orthosismomètre Vannucchi.* Actuellement, grâce aux perfectionnements apportés par le P., l'Observatoire de Prato est classé au premier rang des observatoires sismiques italiens et étrangers. Il a pu enregistrer environ 4.200 secousses telluriques. Non seulement, le P. en tient la liste à jour, mais il analyse les données de ses appareils et, dans les cas importants, il envoie ses observations aux offices centraux de Rome, pour

[4] Douglas Hyde a raconté sa vie, sous ce titre : « *Bandit pour le Christ* », traduit par Jean de Madre, Fayard, 1958.

l'Italie, et de Strasbourg pour la science internationale. Le P. Vannucchi a publié des monographies réputées dans les revues scientifiques spécialisées telles que le *Bollettino della Società Sismologica italiana* (Rome), ou *Geofisica pura ed applicata* (Milan). Tous les dix jours, l'Observatoire de Prato fait des échanges d'observations avec Rome, Trieste et Florence, — tous les mois, avec l'Office international de Strasbourg, — tous les trois mois, communications aux observatoires nationaux, et étrangers, tels que ceux de Washington, Pasadena (Californie), De Bilt (Hollande), Belgrade, New-York, Tokio, Dublin, etc.

Le P. Vannucchi songe aussi à l'avenir. Il a voulu former un élève et successeur, au sein de la communauté du couvent franciscain qui a saint Dominique pour patron et dont il fait partie. Le choix est tombé sur le P. Vincenzo Ricci, aidé d'un jeune étudiant de Prato, Roberto Berti, tous les deux passionnés pour la sismologie. L'Observatoire de Prato est donc assuré de poursuivre ses recherches de haute science géophysique.

## VI

### Les micro-aliments

Parmi les découvertes récentes les plus dignes d'intérêt, il faut signaler la lutte contre les *déserts*, au moyen des *micro-aliments*. C'est un chercheur australien, A. J. Anderson, aidé par un professeur australien, E. J. Underwood, qui nous dit les résultats obtenus dans ce domaine, en Australie.

L'article publié dans *Scientific American* de janvier 1959, a pour titre ces mots difficiles à traduire : *Trace-Element Deserts* : « Déserts par *manque d'éléments-traces* ». Mais nous aurons vite fait de comprendre. Il s'agit de déserts et même d'espaces immenses, dans le continent australien, — et probablement ailleurs — qui ne manquent pas d'eau, et qui cependant ne sont pas propices à la végétation normale, ni aux pâturages, par absence d'éléments à peine dosables, mais indispensables à la vie.

Il y a un siècle que l'on s'est aperçu que certains corps à doses infinitésimales sont indispensables aux organismes vivants. Ce fut un médecin français, Eusèbe Gris, qui découvrit que l'absence de fer, à l'état de traces, est responsable de l'anémie. Un autre Français, A. Chatin, établit une connexion entre le goître et l'absence d'iode. Le fer et l'iode furent ainsi les premiers « éléments-traces » identifiés. Mais bien des années s'écoulèrent avant que l'on fît de nouveaux progrès dans cette voie.

On estime aujourd'hui de 20 à 30 le nombre des éléments qui interviennent dans l'évolution de la vie. Certains sont présents dans la cellule vivante par accident et ne sont pas rigoureusement nécessaires. D'autres au contraire — mais nous ne savons pas combien — sont indispensables, au moins pour les organismes supérieurs. On croit que le rôle de ces « éléments-traces » est de contribuer à l'activité catalytique des enzymes, au travail dans les événements moléculaires qui constituent le processus de la vie.

On ne peut s'empêcher ici de rapprocher cette théorie des « micro-aliments » ou des « éléments-traces » de la découverte relativement récente des vitamines, dont l'absence est responsable du scorbut.

L'étude des *micro-aliments* paraît devoir être aussi féconde que celle des vitamines. C'est que l'humanité est menacée de souffrir de la famine, si on ne trouve pas moyen d'accroître la surface des terrains cultivables. La population mondiale ne cesse de s'accroître. Il faut donc que l'on puisse, si la science le permet, rendre à la productivité des centaines de millions d'hectares de terres désertiques. Dans certains cas, ce sera en les arrosant, dans beaucoup d'autres cas, ce sera en leur donnant les « éléments-traces » qui leur manquent.

Une victoire remarquable, sous ce rapport, a déjà été remportée en Australie, dans ce qu'on appelait le « *Ninety-Mile-Desert* : le Désert de 90 milles », qu'on nomme actuellement *Coonalpyn Downs* (Australie du sud). Dans ce désert de 6 millions d'acres (2.400.000 hectares), il fallait jusque-là 20 acres — ou 8 hectares — pour nourrir une brebis. La même étendue peut en nourrir maintenant 40. Que s'est-il produit ? On a donné au sol, sous forme de sulfates, des quantités infinitésimales de zinc et de cuivre qui lui manquaient.

On a reconnu jusqu'à présent sept corps indispensables à la vie des plantes, à l'état de traces : le fer, le manganèse, le cuivre, le zinc, le molybdène, le bore et le chlore. Les formes supérieures de la vie animale en exigent sept également, à savoir les cinq premiers parmi ceux qu'on vient de nommer et en plus, le cobalt et l'iode. Il est probable que les recherches allongeront cette liste. Certains indices, déjà, suggèrent que les plantes aussi ont besoin de cobalt, comme les animaux, et en outre, de sodium et de vanadium. Les animaux exigeraient, en dehors des éléments cités ci-dessus, du selenium, du brome, du barium et du strontium.

Pourquoi a-t-on mis si longtemps à s'apercevoir de tout cela ? C'est que les éléments requis sont souvent présents sans que nous le sachions. Il est fréquent que des produits vendus comme « purs » contiennent des traces d'éléments sans lesquels ces produits ne seraient pas efficaces pour l'emploi que nous en faisons en agriculture. Il est frappant d'observer que si les chimistes ne réussissent pas toujours à déceler ces « traces » d'éléments, les plantes et les animaux, eux, les trouvent fort bien, quand elles sont là. C'est ainsi que les mammifères, pour leur lactation, ont besoin de traces de cuivre, de manganèse et de zinc. Ces traces, nous ne les trouvions pas et nous ne savions pas les mettre dans les « rations pures » destinées à l'alimentation de notre bétail. Mais les bêtes, ou bien les trouvaient, à notre insu, dans ces « rations pures » ou souffraient de leur absence, sans que nous sachions pourquoi. Le dernier élément ajouté à notre liste des « micro-aliments » est le chlore, et la découverte en ce sens a été faite à l'université de Californie.

Après cet exposé de principes, l'auteur de l'article passe à la pratique. Il existe, dit-il, 400 millions d'acres — traduisons : 160 millions d'hectares, soit trois fois environ l'étendue de la France — de terrains suffisamment irrigués, mais désertiques, par absence de « micro-aliments ». Or, en

Australie, il y a 22 millions d'acres à céréales, 27 millions de forêts, 28 millions de pâturages. Supposons que sur les 400 millions de désert, on déduise un quart pour les emplacements à bâtir, les routes, ou les terrains totalement inaptes, il reste 300 millions d'acres qui seraient utilisables, avec un traitement approprié. Ce qui veut dire que les terres cultivables seraient multipliées par quatre. Quelle fortune pour l'Australie, si elle pouvait les récupérer ! Et cela coûterait si peu !

En général, ce qui manque dans les terrains à céréales et à pâturage, c'est le cuivre et le molybdène. Le cuivre et le cobalt sont les éléments les plus nécessaires pour le bétail et les troupeaux de brebis. A Coonalpyn Downs, il a suffi de répandre sept livres par acre — environ 8 kilos par hectare — de sulface de zinc et autant de sulfate de cuivre, pour transformer un désert en terre fertile.

Tout récemment, le Département de l'Agriculture pour l'Australie de l'ouest a découvert que des traces de zinc et de cuivre, ajoutées au superphosphate rendraient fertiles les 3 millions d'acres de la « Plaine Espérance », qui se situe à la corne sud-est du continent australien, où il ne pousse actuellement que des buissons sans valeur. Il est probable qu'on réussira à faire entrer cette vaste plaine de 1.200.000 hectares dans le cercle des terres nourricières du pays.

Mais il faut étudier chaque terrain en particulier. C'est ainsi que l'Australie du sud et de l'ouest manque de cuivre et de zinc, alors que la partie est manque de molybdène, un métal qui a l'aspect de l'argent mat. Il en est de même de la Tasmanie, cette grande île au sud de l'Australie. Ce n'est qu'en 1942, qu'on a découvert que la raison de l'infertilité des terrains, appelés en Australie *podsoliques,* vient de l'absence de molybdène. Or, il en faut très peu pour corriger la déficience de ces terrains. Pour certains d'entre eux, il suffit d'un seizième d'once — environ 2 grammes — par acre, soit 5 gr. par hectare, pour répondre aux besoins des plantes. L'application normale toutefois est d'une once — 30 gr. environ par acre, — ou 75 gr. par hectare. Cette dose, qui est de beaucoup la plus petite pour toute la thérapeutique des « micro - aliments » est suffisante pour au moins 10 ans.

Mais il ne faut pas seulement tenir compte des plantes. Il convient d'étudier aussi le comportement du bétail. Celui-ci trouve dans les herbages les éléments qu'on y met, ce qui n'empêche pas que des éléments dont la plante se passerait, soient nécessaires aux bêtes qui la mangent. Un pâturage sans cobalt est mortel pour les troupeaux. On observe une grande différence entre des brebis dépourvues de cuivre et celles qui en sont pourvues dans leurs pâturages. Mais il suffit de 5 livres de cuivre par acre — (5 kg 600 par ha) — sous forme de superphosphate « cuivré » pour remédier à cette déficience. Les vaches paissant dans des prairies mal pourvues en cuivre peuvent mourir subitement, au pré, par crise cardiaque. Un peu de cuivre dans le terrain préviendra cet accident.

Le fait que le cobalt est essentiel à la vie a été découvert seulement en 1935. Une brebis a besoin d'un dixième de milligramme de cobalt par jour, soit dix fois moins que de cuivre. Une vache en exige de 5 à 10 fois plus qu'une brebis. Il s'ensuit qu'une once (30 gr.) de cobalt suffit à entretenir durant un an ou 80 bêtes à cornes, ou 800 brebis.

L'homme, en principe, ne souffre guère de l'absence de ces micro-aliments. On a vu cependant que l'absence de fer ou d'iode a été remarquée avant toute autre. Mais l'homme étant omnivore, et mangeant toutes sortes d'aliments qui proviennent de bien des sols, rencontre tous les microaliments qui lui sont nécessaires. Seuls les populations, dont l'alimentation est peu variée et provient du même sol, sont exposées à des déficiences analogues à celles que le manque de vitamines produit ou produisait jadis dans les équipages nourris de conserves.

Il n'en est pas moins vrai que l'étude des « micro-aliments » a une très grande importance pour l'avenir de l'humanité, car il faut que les aliments s'accroissent en qualité et en quantité au même pas que la population. Et cela dépend en grande partie des « éléments - traces » ou « micro - aliments ». Telle est la conclusion de notre auteur.

## VII

### Les Russes à l'Expo de Bruxelles

L'agence de presse *Ultramare* du 6 décembre 1958 nous fait part des réflexions des visiteurs russes à l'Exposition de Bruxelles en 1958, lorsqu'ils passaient au stand *Civitas Dei,* recueillies par A. J. Jyvéau, qui en était gardien. Ils furent plus de 10.000 Russes à venir à l'Expo et les 2/3e passèrent par *Civitas Dei,* conduits par des guides, qui, tous, étaient des athées militants, et pas des plus agréables.

> « Ils étaient corrects, nous dit-on, mais hermétiquement fermés, cherchant seulement à faire quitter au plus vite notre pavillon par leurs ouailles... »

Avec eux, quelques accrochages, comme le suivant :

> « Dieu n'existe pas ! Pourquoi tout ce pavillon, c'est ridicule !
>
> — « D'accord, répond le gardien, vous qui êtes intelligent, vous avez bien une notion exacte de ce qu'on entend par Dieu...
>
> — « Oui, certainement : Dieu est tout puissant, parfait, tout...
>
> — « Bon, mais s'il est parfait, il appartient à la perfection d'exister, donc, Monsieur... »

Et le gardien ajoute :

> « J'ai vu partir mon Monsieur avec une drôle de tête. Mais je l'ai vu revenir aussi, notre Monsieur, et cette fois-ci, je ne vous dis pas le reste : c'était entre nous deux ! »

Cela pourtant fut exceptionnel. La grande majorité des visiteurs russes étaient ouverts aux problèmes religieux. Ils faisaient figure d'hommes « neutres », mais considérant l'Eglise avec sympathie.

Il y eut même parmi eux des croyants. Ils n'osaient pas trop se déclarer. Avant de partir ils s'étaient engagés à ne rapporter que « de la documentation sur les différents pavillons ». En fait de documents, ils hésitaient à prendre l'Evangile.

Très vite cependant, il trouvèrent la formule : « Nous prenons cela pour la grand'mère ! »

A remarquer que ces visiteurs russes « étaient évidemment baucoup plus ouverts et plus sincères lorsqu'ils étaient seuls ». En groupe, moins bien.

Le gardien eut toutefois une grande déception. Comme il s'attendait à cette visite des Russes, il avait relu avec soin le *Capital* de Karl Marx, de manière à être très averti de ce livre qu'il croyait être le vade-mecum de tout Russe qui se respecte. Pas du tout, ses allusions au système marxiste tombaient complètement dans le vide. « Aucune réaction, dit-il, le flegme total. » Ce fut lui qui se trouva désarçonné !

En revanche, le seul problème qui eût pour eux de l'importance était de savoir si l'accord est possible entre *Science et Religion*. Dès que ce point était abordé, ils montraient un intérêt allant jusqu'à l'enthousiasme. Ils n'arrivaient pas à comprendre que dans le pavillon des Prix Nobel il se trouvât des membres de l'Académie pontificale des Sciences. Le cas de Copernic et de Galilée les tourmentait encore. Ils posaient mille questions comme les suivantes :

« Qu'est-ce que l'Eglise a dit sur la Science ? — A-t-elle pris position sur le « Spoutnik » ? — Y a-t-il réellement moyen de concilier le progrès scientifique avec les « légendes bibliques » ? — Qu'est-ce que l'Eglise pense de la théorie du P. Teilhard de Chardin ? — Est-il possible de concilier sa théorie et l'évolution en général, avec les théories créationnistes ? — La création de la cellule vivante en laboratoire ne devra-t-elle pas porter le coup mortel à la religion ? »

Ce n'étaient donc pas le *Capital* de Karl Marx qui les intéressait, mais uniquement le progrès technique et scientifique, au regard de la religion. On leur avait enseigné en Russie que non seulement la science est en contradiction avec la religion, mais que le dilemme « religion et technique » est aussi insoluble. Or, au cours de leur séjour en Belgique, plusieurs d'entre eux s'aperçurent qu'on pouvait être à la fois un technicien habile et un homme de foi. Et beaucoup ont appris « que l'Eglise apprécie la technique, mais que celle-ci ne résout pas tous les problèmes humains ».

« Un assez grand nombre, dit le gardien, s'est intéressé à la question des miracles actuels, surtout lorsqu'ils apprirent qu'il s'agissait de faits scientifiquement contrôlés. J'ai distribuée pas mal de brochures sur Lourdes, et notamment celle d'Alexis Carrel. Ils étaient impressionnés. »

Au total, le gardien a pu constater que les Russes — ceux qu'il a vus à Bruxelles — étaient des hommes positifs, ayant une formation scientifique et ne voulant admettre que des faits concrets. Ils étaient très préoccupés du problème de la paix. Ils en avaient même la hantise et croyaient à une guerre imminente.

« Ils n'hésitaient pas à poser le problème d'une façon très concrète : « Donnez-nous des exemples qui démontrent que l'Eglise a arrêté des guerres ». Ici, l'exemple de saint Léon-le-Grand et d'Attila leur a paru une preuve de poids. Exemple qui prouve une fois de plus combien il importe de leur donner une idée juste de l'Histoire de l'Eglise, dont ils ne connaissent que le côté purement négatif... »

En fait, l'histoire de l'Eglise, pour eux, ne consiste que dans les Indulgences, l'Inquisition, les mauvais papes, la condamnation de Galilée, etc... En somme, tout le vieux matériel de bataille d'il y a cinquante et cent ans ! Il est vrai que, chez nous, on trouverait sans doute encore des arriérés qui en sont au même point que ces touristes russes.

## VIII

### Chine, messidor an IX

Un écnomiste de chez nous, J. Dumontier, a passé cinq semaines en mission, durant l'été dernier, en Chine communiste. Il nous livre ses impressions — n'osant dire : ses constatations, vu la brièveté de son séjour — dans le n° 1 de la revue *Signes du Temps*, de janvier 1959 [5].

Quand M. Dumontier, dont l'article est intitulé : « *Chine, Messidor an IX* », arriva dans ce pays, les nouvelles de la récolte étaient sensationnelles. La moisson de 1958 excédait de 70 % celle de 1957 et portait le niveau de vie du Chinois à un étiage rarement atteint en ce pays. Qu'y avait-il de vrai, dans ces affirmations ? M. Dumontier a voulu le savoir. En Chine, on jongle volontiers avec les chiffres. Il est vrai qu'en France même, on ne peut pas savoir le montant de la production laitière à 50 % près !

La mission dont il faisait partie comptait six économistes de tendances différentes et tous l'esprit critique éveillé. Les cinq semaines passées en Chine furent très remplies.

D'abord, est-il vrai, oui ou non, que la Chine a produit, en 1958, 300 ou 350 millions de tonnes de céréales ? *En 1955*, les 500 millions de paysans chinois (sur 550 millions d'habitants), avaient produit 184 millions de tonnes de cultures vivrières, dont 71 de riz, 23 de blé, 9 de soja, 53 de céréales secondaires et 19 de pommes de terre. Le plan escomptait, *pour 1962*, un total de 260 millions. Or, on a proclamé *pour 1958*, 350 millions de tonnes, en qualifiant ce résultat de grand « bond en avant ». Si ce chiffre était vrai, il s'ensuivrait que le Chinois disposerait de 500 kilos de céréales par tête et par an, c'est-à-dire près du double de l'Inde et de la plupart des pays arabes, voire plus que certains peuples blancs riverains de la Méditerranée. Et cela signifierait aussi la possibilité et même la nécessité d'une expansion rapide de l'industrie. Ainsi la Chine ferait son entrée dans le concert des économies mondiales.

Mais les chiffres sont-ils exacts ? Impossible de le savoir. Les bureaux officiels ne les ont pas confirmés à nos enquêteurs. La moisson était finie. Il fut impossible également de constater avec certitude ce qu'elle avait été. Toutefois, M. Dumontier

[5] A la fin du numéro, on lit cette note : « Qui sommes-nous ? Que proposons-nous ? — Revue nouvelle dans sa forme, elle veut provoquer et nourrir ce dialogue de la foi et du monde à quoi *La Vie Intellectuelle* (octobre 1928 - décembre 1956), sous la direction du P. Bernadot († 1941), puis du P. Maydieu († 1955) s'était consacrée. Elle souhaite en garder l'esprit : fidèle à l'Eglise, loyal au monde soucieux de liberté pour l'homme et le chrétien. »

On remarquera à quel point ce programme est une réponse à ces questions des Russes visitant l'Expo de Bruxelles.

est convaincu que la moisson a été meilleure que l'an dernier et cela pour deux raisons : 1° il semblait que le ministère du Commerce fût, en septembre, contraint de ne pas acheter tout ce qu'on lui offrait ; — 2° il est sûr qu'un certain processus d'industrialisation rurale est en cours. A vrai dire, la récolte de 1957 avait été mauvaise. Rien d'étonnant à ce que celle de 1958 fût bien meilleure.

Le fait d'un « bond en avant » est donc probable. Les causes en sont les progrès de l'irrigation, l'assainissement du sol, l'amélioration des moyens de transport, le développement de l'emploi des engrais.

« Il y a, nous dit-on sur ce point, des progrès incontestables : à la crotte d'âne recueillie dans un sac avant qu'elle ne touche terre, aux engrais chimiques encore peu utilisés, se sont ajoutés les nombreux engrais naturels. »

Mais ce sont les progrès des transports, par des remorques sur pneus, traînées par des mulets ou des femmes, au lieu du traditionnel panier au bout de perches de joncs, qui sont surtout décisifs.

Dans l'ensemble, la socialisation des terres a favorisé cette progression. Le paysan chinois travaillait fort peu longtemps et vivait mal. L'action communiste semble avoir augmenté le nombre des travailleurs et le nombre des jours de travail. Le régime chinois actuel est un régime de communisme paysan et non pas avant tout ouvriériste, comme en Russie. Mao-tsé-tung a misé tout son avenir sur le communisme rural. Le travail est exécuté dans les campagnes en commun, sous forme de coopérative socialiste. Un village ou un groupe de villages — de 2 à 10.000 personnes — travaille en commun sous les ordres d'un directeur, assisté du secrétaire du parti. Toute la propriété est commune, à l'exception de la maison d'habitation et d'un petit carré personnel. La tendance, cet été, était au regroupement des coopératives, pour les étendre à un secteur plus large. Il s'agit en somme d'un reflet du kolkhoze, mais sous une forme plus évoluée.

Mao-tsé-tung a voulu utiliser cette organisation pour passer au plus vite à l'industrialisation de la Chine. Sous ce rapport, en effet, la Chine était très en retard. En 1953, elle ne produisait que 2 millions de tonnes d'acier, alors qu'elle extrayait 60 millions de tonnes de charbon. En outre, les usines étaient situées en périphérie, et le réseau des transports par fer étant très déficient, les campagnes chinoises se trouvaient très éloignées des centres fournisseurs industriels. Il a donc été nécessaire d'aller au plus pressé. Il a fallu affronter ces quatre obstacles que connaissent bien les économistes : pénurie de matières premières, — de transports, — de connaissances techniques, — de main-d'œuvre et de capitaux.

Pour résoudre le problème, Mao eut l'idée de créer partout des « hauts-fourneaux de poche », dans les villages, pour suppléer au manque d'aciéries modernes. Hélas ! quel rendement ! et avec quelle peine ! Il semble bien que cette aventure ait été cause de la semi-retraite de Mao, récemment.

« Le haut fourneau que je vis, écrit M. Dumontier, dans un village isolé, bien que baptisé « plus fort que l'Amérique » ne semblait guère pouvoir faire de la fonte utilisable. D'autres sont un peu plus efficaces : ils pourraient procurer au village les socs, les pelles, les moyeux. En fait ce me semble être un demi-échec. »

Mais ce qui est un demi-échec est aussi un demi-succès, car cet acier, si imparfait qu'il soit, est indispensable. Les forges lointaines d'Anshan ne peuvent suffire. La Chine, en dehors du réseau ferré de Mandchourie et des relations Pékin - Shanghaï, qui sont de standing européen, n'a qu'une ligne à voie unique nord-sud. Et jusqu'à 1957, nul point ferré ne traversait le Yang-Tsé. Il fallait un transbordement des marchandises ! En dehors des voies ferrées, les routes sont à peu près impraticables.

« On estime à Pékin qu'une tonne kilométrique revient vingt fois plus cher par route que par fer, ce qui décrit mieux qu'un exposé complet l'état des communications par terre. »

Il y a donc un travail immense à accomplir pour faire communiquer les centres industriels avec les campagnes.

En ce qui concerne les connaissances techniques, la Chine remédie à leur pénurie par deux méthodes :

— 1° Elle reçoit un peu de matériel russe, et les appareils les plus compliqués, — les wagons de Hongrie, — les automobiles de Pologne, — les machines à calculer de Tchéco-Slovaquie, — les instruments d'optique d'Allemagne de l'est. Et les villes de province ont toutes leur hôtel confortable à l'usage des techniciens qui mettent en œuvre ces équipements.

— 2° Les pays non-communistes fournissent, sans le vouloir, leurs modèles. Le Chinois est un copiste infatigable et habile. Il copie jusqu'aux défauts de l'original, jusqu'à la marque de fabrique ! Mais il arrive aussi qu'en copiant il perfectionne. C'est ainsi qu'il n'y a pas deux machines qui se ressemblent.

Donc la Chine progresse. « La rapidité des transformations chinoises donne le vertige », déclare notre article. L'observateur européen ne sait plus que penser. La conclusion est cependant la suivante :

« En l'an IX de sa république populaire, la Chine peut se permettre un bilan économique interdit à l'Inde. »

Ajoutons qu'au moment où nous achevons cette analyse, les journaux nous affirment que les grandes villes chinoises, Pékin en tête, sont soumises à un rationnement lamentable au point de vue alimentaire. On a voulu expliquer cette pénurie de vivres, face à une récolte soi-disant exceptionnelle, par une amélioration du régime alimentaire des campagnes. Mais d'autres observateurs assurent que la situation est pire dans les campagnes que dans les villes. Alors on ne comprend plus. Ou bien, il y eut un gaspillage formidable, ou bien les chiffres de rendement n'étaient que pur mensonge. D'un bout à l'autre de son exposé, M. Dumontier laisse soupçonner que le truquage des chiffres est la règle en Chine.

Tout ce progrès ne serait donc que « mensonge » et si l'on admet que le « père du mensonge » est le démon, cette Chine communiste, non seulement dans le domaine religieux, qui n'est pas abordé par M. D., mais même dans le domaine écono-

mique où elle se glorifie d'un « bond en avant » prodigieux, paraît bien être encore sous l'empire du « Prince de ce Monde » ! [6]

## IX
### En Chine nationaliste

En quittant la Chine dite « populaire », ce qui veut dire communiste, on est tenté de faire un crochet en passant au retour par la Chine nationaliste, c'est-à-dire par Formose. Le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, édité à Hongkong, nous en fournit les moyens. Son numéro de décembre 1958 nous parle de l'impression ressenti au diocèse de Hwalien, au moment de la mort de Pie XII. Le gouvernement de la Chine libre manifesta à cette occasion sa sympathie avec éclat :

> « Durant plusieurs jours, en lisant les commentaires de presse, en écoutant les émissions radiophoniques, on éprouvait l'impression de se trouver en pays catholique. Plus qu'à tout autre moment, nous, missionnaires, avons réalisé l'immense prestige dont jouissait le Chef de la chrétienté même en dehors de l'Eglise. »

En effet, de toutes parts, les drapeaux furent mis en berne durant trois jours dans tous les établissements officiels et publics ; une minute de silence fut observée dans les écoles ; les autorités militaires et civiles participèrent à nos cérémonies religieuses. Le 13 octobre au soir — on se souvient que le pape était décédé le 9 au matin, — Mgr Vérineux, évêque de Hwalien, entouré d'un nombreux clergé célébra une messe solennelle, en présence des plus hautes personnalités de la ville. Le 22, accompagné de quelques missionnaires, représentant les 50.000 membres de la communauté catholique de la mission, l'évêque se rendait à Taïpeï, la capitale, pour assister à la cérémonie grandiose qui se déroula, de 7 à 9 heures du soir, sur le stade de la ville, en présence des membres du gouvernement et du corps diplomatique. Avant la messe, le Président *Kiang-Kiai-Che* — que nous appelons Tchang-Kaï-Tchek, mais ces étonnants noms chinois sont si compliqués ! — vint en personne s'incliner trois fois, selon la coutume chinoise, devant l'effigie du pape défunt, et présenter à Mgr l'Internonce ses condoléances personnelles. A l'entrée du Président, une musique militaire exécuta une marche funèbre. Puis, devant le catafalque, dans un silence impressionnant, il s'absorba dans une longue prière.

Précisons que le Président est un fervent adepte de l'Eglise méthodiste ou wesleyenne. Dans un de ses récents discours, il faisait appel aux forces spirituelles et morales de la religion, en déclarant qu'elles étaient les premières en efficacité dans la lutte contre le communisme.

La cérémonie en l'honneur du pape se déroula dans une ambiance de majesté que nul n'avait jamais constatée à Formose. L'Internonce, Mgr Riberi, entouré de dix prélats en chape noire, officiait pontificalement. Les chants furent magistralement exécutés par une chorale d'environ 200 chanteurs, recrutés parmi les meilleures voix des quinzes paroisses de la capitale.

Ces quelques détails ne sont pas inutiles. Ce déploiement de solennité est bien dans l'esprit de la tradition catholique. Il serait aisé de montrer qu'au cours des anciens âges, la grandiose dignité de la liturgie catholique a joué un rôle important dans l'évangélisation des foules. Dans son reportage, un journaliste local exprimait son admiration en disant qu'il avait entendu ce soir-là des voix angéliques ! Après la messe, l'éloge funèbre du souverain Pontife fut prononcé par l'archevêque de Taïpeï, Mgr Kuo. Et la cérémonie s'acheva par les cinq absoutes traditionnelles.

## X
### Le confucéisme au Vietnam

Le même numéro du Bulletin précité contient un article du plus haut intérêt sur la *Jeunesse vietnamienne*, par le P. F. Parrel, Secrétaire social à Dalat.

Ne pouvant faute de place analyser cet article en tous ses détails, je voudrais retenir au moins la description qu'il fait de l'influence du *confucéisme* au Vietnam. Le P. compte en effet quatre courants qui ont agi sur la psychologie du jeune Vietnamien de nos jours : 1° le confucéisme ; 2° le bouddhisme ; 3° l'éclectisme français dû aux 80 ans de colonisation ; 4° le marxisme, non négligeable et qu'essaie de combattre le Personnalisme officiellement enseigné dans le Sud-Vietnam.

Mais tenons-nous en au Confucéisme. La philosophie de Confucius est entrée dans l'âme vietnamienne par osmose, du fait de l'occupation chinoise, qui s'est plus ou moins ouvertement manifestée au cours des âges. Il existe encore quelques maîtres confucéens, profondément imprégnés de la philosophie du grand Chinois dont les dates traditionnelles, rappelons-le, sont de 551 à 479 av. J.-C. Mais ces maîtres sont rares.

Confucius a légué d'abord, son enseignement par rapport à l'invisible. Et par invisible, il entend les mânes, les esprits et jusqu'à la notion d'un Dieu personnel et d'une Providence. Confucius ne fut pas areligieux, comme on le dit parfois. Sa notion de Dieu au contraire est assez pure. Mais il n'a — et pour cause — aucune idée de l'Incarnation, ni d'un pont possible entre Dieu et l'homme. Estimant donc l'homme trop petit pour parvenir jusqu'à Dieu, il enseigna que l'Empereur seul, en tant que Fils du Ciel, est capable de faire la liaison. La prière est donc inutile. Confucius la bannit de la vie. La prière, pour lui, c'est la moralité de l'homme même.

Mais Confucius est surtout le prophète du culte des ancêtres.

> « Rendez vos hommages, dit-il, aux ancêtres, comme s'ils étaient présents. »

Par lui s'introduisit la pratique d'offrir des mets aux ancêtres. Il n'est pas nécessaire que les mânes les mangent. Mais il suffit que l'on continue envers eux le geste filial de les nourrir.

> « Pratiquement, le culte des ancêtres a subsisté, mais, hâtons-nous de l'ajouter, il est loin d'être pur, environné qu'il est de toutes sortes de superstitions qui sont venues

[6] Sur le même sujet, voir un article très enthousiaste, dans *Science et Vie* de février 1959, sous le titre : *Un milliard de bols de riz !*

s'y greffer à travers les âges. Pour la plupart de ceux qui le pratiquent encore, surtout quand il s'agit de jeunes, ce n'est vraiment plus qu'un geste privé de substance, une mode reçue des générations précédentes et qu'il est de bon ton de maintenir. »

En dehors de culte des ancêtres, le confucéisme est surtout une morale. Il tient tout entier dans la fameuse *Trung Dung* (*la Voie du milieu : in medio stat virtus*, dirions-nous) qui peut seule assurer le bonheur. Cette morale est donc *eudémonique*, comme celle d'Aristote ou d'Epicure. Confucius donne la liste des cinq vertus et des trois freins du jeune homme, d'une part, et des trois soumissions et des quatre vertus de la jeune fille, d'autre part.

— Vertus du jeune homme : humanisme, bienveillance, politesse, intuition affectueuse, confiance, — freins nécessaires : respect du Prince, du père, du maître d'école.

— Vertus de la jeune fille : tempérance, bienveillance, amour du travail, économie dans le ménage ; — soumissions de la jeune fille : à l'égard du père, du mari, du fils aîné.

En fait, les disciples de Confucius ont fait subir à sa morale une lente adaptation, si bien que toute la raison d'être de l'homme semble être la transmission du sang ancestral. La dignité d'un homme ou d'une femme se mesure à ce rôle !

La vie familiale en monde confucéen est entourée de mystère. Elle se situe au centre de la maison et la maison est fermée aux regards extérieurs. La jeune fille est traditionnellement la « *mey dé* , la machine à faire des enfants. Le « *gia truong* », le père, mène tout et se fait servir. A sa mort, le fils aîné, le « *anh ca* », lui succède et assure le culte. En ce qui concerne la vie sociale, Confucius enseigne qu'elle est régie par la Loi du Ciel. Cette Loi consiste en ce que le roi, et ses représentants les mandarins, sont faits pour être servis, non pour servir. Sur ce point, Confucius est aux antipodes de saint Thomas d'Aquin et en général des penseurs chrétiens, attentifs à la parole du Christ : « Le Fils de l'Homme est venu pour servir et non pour être servi. » Dans la pratique chinoise, il était donc naturel d'offrir beaucoup de présents au roi et aux mandarins. La concussion était érigée en vertu.

Cette doctrine confucéenne est encore vivante au sein de la jeunesse rurale. Par contre, la jeunesse des villes et surtout la jeunesse estudiantine s'est débarrassée de cette tradition, sous l'influence de l'Occident, au Viet-Nam. Actuellement, une Association des études confucéennes essaie de remettre en honneur l'antique philosophe chinois.

## XI

### Le « Massacreur » de Nantes

Il s'agit de J.-B. Carrier, l'une des plus ignobles figures de la Révolution. C'est Jacques Baroche qui en parle dans la revue *Aux Carrefours de l'Histoire*, de janvier 1959.

Ce Carrier était un obscur député du Cantal, à la Convention. Il fut désigné par elle, avec Francastel, pour se rendre « en mission » dans l'Ouest. Francastel resta à Angers, pendant que Carrier se rendait à Nantes, où il entra le 20 octobre 1793. Au physique et au moral, Carrier est affreux.

« Un grand diable d'une maigreur squelettique, au long nez, au regard fuyant dénué de toute expression, au teint blême, aux lèvres minces et cruelles, une vraie figure de cauchemar. Il est sale et mal tenu, et produit sur tous ceux qui le côtoient une impression sinistre. Lâche, paresseux, dépravé, il semble affligé de tous les vices de la création. »

Ce portrait peu engageant ne répond que trop bien à la conduite du personnage. En arrivant à Nantes, son premier souci est de s'entourer de toute la canaille de la ville. Il dédaigne de prendre contact avec les notables et de s'informer de l'état d'esprit de la population. Il s'abouche par contre avec le « Comité révolutionnaire » créé deux semaines plus tôt et qui groupe tous les extrémistes de Nantes. Il met à la tête de ce Comité trois hommes qui lui sont tout dévoués, Bachelier, Pierre Chaux et Jean-Jacques Goullin. Pour faire respecter les ordres de ce Comité, Carrier recrute, par la Société populaire, appelée Club de Vincent-la-Montagne, une bande policière d'une quarantaine de membres, comprenant tous les chenapans de la cité. Ils seront bien payés et auront la tâche de remplir toutes les missions qu'on leur assignera. Cette police prend le nom de « Compagnie Marat ».

On notera que Carrier n'a pas besoin de tribunal. Il se charge lui-même des sentences. Mais il s'entoure d'une garde du corps personnelle, comme d'une « maison militaire ».

Par qui commencer ? Carrier n'hésite pas longtemps. Parmi les détenus des prisons, il y a un bon nombre d'ecclésiastiques, tous vieux ou malades, qui ont refusé le serment à la Constitution. Ce sont, pour Carrier, des « bouches inutiles » dans la grande pénurie de vivres dont souffre Nantes, comme le reste du pays.

Le 28 octobre — huit jours seulement après l'arrivée de Carrier — un lamentable cortège de 90 vieillards, tous prêtres, tous vacillants et éclopés, traverse la ville, sous les regards apitoyés des passants. On les entasse à fond de cale, comme des bêtes, sur la galiote « La Gloire », vieux bâtiment délabré aux planches disjointes. Un prêtre fait remarquer qu'il pleut jusque dans la cale. Le carrossier Lamberty, nommé par Carrier « adjudant-général », lui répond sur un ton cynique :

« Tu te plains d'avoir trop d'eau ? Attends un peu, tu vas être servi ! »

Une semaine s'écoule, puis une autre : rien de nouveau. Carrier fait de fréquents voyages vers Rennes et Angers. Ses acolytes, en grand secret, font préparer un gabarreau, sorte de bateau à fond plat, dans lequel, par leurs ordres, on pratique des sabords de part et d'autre. J.-B. Carrier est censé ignorer ce qui se passe. Le 16 novembre, à la tombée de la nuit, Lamberty et Fouquet, accompagnés d'une escorte de police, montent sur « La Gloire », réveillent les malheureux prêtres, endormis dans leur soupente. D'un ton paterne, ils leur annoncent qu'ils ont l'ordre de les transférer sur un autre navire moins vétuste, où ils pourront être soignés. Un peu ahuris de tant de bonté, les pauvres vieillards sortent péniblement

de leur galiote pour monter sur le gabarreau, amarré le long du quai. Ils sont soigneusement fouillés, on leur enlève tout ce qui aurait la moindre valeur. Enfin, ils sont liés deux à deux. Ils n'arrivent pas à comprendre ce qui leur arrive, les uns se laissant aller à quelqu'espoir, les autres sont traversés de sombres pressentiments. En passant devant la batterie côtière, le pontonnier de service crie : halte-là, qui vive ? Mais Lamberty lui met sous le nez un blanc-seing de Carrier et le garde n'insiste pas. Sur le gabarreau, qui glisse silencieusement, les prêtres prient et se confessent. On arrive enfin au lieu jugé propice par Lamberty. C'est l'endroit le plus large et le plus profond du fleuve. En canot, Fouquet et Lamberty ont rejoint la gabarre. A coups de marteaux, ils font sauter les deux sabords. L'eau s'engouffre en bouillonnant dans la cale d'où s'élèvent des cris d'épouvante. Les prêtres, debout et terrifiés, se bousculent dans l'eau qui monte. Quelques-uns trouvent une issue, mais les bourreaux les assomment à coups de rames et de marteau. Dès que le bateau s'est enfoncé, la barque des noyeurs s'approche de nouveau et, à grands coups de gaffe, ils achèvent les malheureux qui se débattent encore.

Carrier feignit la plus grande colère quand on vint lui annoncer le résultat de l'opération qu'il avait commandée. Aux yeux de la Convention, il craignait d'être compromis. Il avait espéré que tout se passerait en cachette, mais les cadavres des noyés s'étaient échoués sur toutes les plages du voisinage. Il était impossible de faire le silence sur l'aventure. Cependant, Carrier, sans crainte de se contredire, fit nettoyer et remettre à neuf « La Gloire ». Lamberty offrit sur le pont un somptueux dîner, auquel tout le Comité révolutionnaire fut convié. On y célébra cette première victoire, on but à l'extermination des « fanatiques » et à la Loire, « le grand verre des calotins ». Les « vainqueurs » ignoraient qu'un prêtre, un seul, avait pu leur échappé : l'abbé Landeau, curé de Saint-Lyphard (non loin de St-Nazaire).

Les « bouches inutiles » n'étaient cependant pas toutes supprimées par ce premier exploit. Carrier travaillait à étendre ses opérations en faisant fusiller d'autres victimes. Il se heurta au double refus du Tribunal révolutionnaire, dont il n'était pas l'organisateur, et du commandant de la place.

— « Eh bien ! rugit Carrier, si on ne peut pas les fusiller, qu'on les noie ! »

Ils étaient cinq cents. Heureusement ils furent encore une fois sauvés par le président du tribunal révolutionnaire, Phélippe-Tronjolly, qui s'opposa à la sorte de prison des malheureux. Mais Carrier ne renonçait pas à sa proie. Le 6 décembre, il réussissait une seconde noyade, moins importante que la première : cinquante-trois prêtres, venus de l'Anjou. Dès le lendemain, Carrier ne craignait pas d'écrire au Comité de Salut public à Paris :

« Enfermés dans un bateau, cinquante-trois prêtres angevins ont été engloutis dans le fleuve. Quel torrent révolutionnaire que la Loire ! »

Il ne parlait ni de jugement, ni de circonstances explicatives. On pouvait croire à un accident. Le Comité de Salut public ayant applaudi à la nouvelle, Carrier se sentit couvert. Il prépara donc une entreprise plus vaste.

Elle se déroula dans la nuit du 24 frimaire — 15 décembre 1793. Les « marats » — policiers de Carrier — au nombre d'une trentaine, pénètrent dans la prison du Bouffray. Ils sont ivres. Leur chef a bu un litre de rhum et peut à peine tenir debout et lire les noms des condamnés. On en voulait au moins 150, mais les choses traînent en longueur. Il ne faut pas manquer l'heure de la marée. On s'arrête à 129. Il s'agit cette fois de pauvres diables, qui ne sont détenus que pour des délits mineurs : ivrognerie, tapage nocturne, vagabondage, menus larcins. On les groupe, on les fouille, on les lie deux à deux. Ils sont glacés d'effroi, ne sachant ce qu'on leur veut. Cette fois, il n'y a pas même l'excuse de l'anticléricalisme, qui est diabolique, mais explicable chez un Carrier et ses agents. La scène se déroule exactement comme les deux fois précédentes. La gabarre chargée de condamnés est sabordée au milieu de la Loire. Les policiers sabrent sans pitié ceux qui se cramponnent. Finalement, il y aura encore cette fois un seul rescapé, nommé Julien Leroy.

Carrier songe à perfectionner son système. Les exécutions vont en effet se poursuivre, et, jusqu'au bout, il préfère, à la guillotine et à la fusillade, les noyades qui opèrent en grand et en silence. Aussi la « baignoire nationale » fonctionne-t-elle sans arrêt. La folie du carnage atteint son paroxysme vers Noël 1793.

« Le 22 décembre, on noie 350 contre-révolutionnaires; le 23, 800 ; le 24, 300 ; le 25, les assassins ayant dignement fêté Noël, il n'y a que 200 noyés. Repos le 26, mais le 27, 500 exécutions et 450 le 28. Bref, en un mois, 5.000 personnes auront péri. »

Nantes fut sous l'effroyable tyrannie de l'immonde Carrier jusqu'au 13 février 1794. Le sinistre personnage avait « régné » en maître durant trois mois et demi. La dernière « baignade » avait eu lieu le 31 janvier. Robespierre avait chargé le jeune Marc-Antoine Jullien, fils d'un député à la Convention, d'une mission d'information dans les départements. A son arrivée à Nantes, Carrier ne sachant à qui il avait affaire, l'avait fait arrêter, puis s'apercevant de son erreur, invité à souper. Mais le jeune homme, dès qu'il eut réussi à se mettre à l'abri, écrivit à son père une lettre pressante où on lisait ces mots :

« Il n'y a pas un instant à perdre pour sauver Nantes ! »

Chose étrange, Carrier ne fut pas inquiété à son retour à Paris. Ses complices seuls étaient jugés et exécutés, à Nantes, après son départ : Lamberty et Fouquet, les premiers. Les autres se défendaient âprement d'avoir participé aux noyades. Carrier, lui, se félicitait de voir disparaître ses anciens collaborateurs. Un certain nombre d'entre eux furent transférés à Paris, pour y être jugés. Carrier, pour se venger de Robespierre, qui l'avait rappelé de Nantes, se joignit au groupe des « thermidoriens ». Il se croyait ainsi à l'abri. De fait, quand les assassins de Nantes, membres du Comité ou chefs des « marats » comparurent, le 18 octobre, Carrier ne fut pas encore mis en cause. Ce

ne fut que le 21 novembre 1794 que la Convention, émue par les dénonciations des accusés nantais et par l'immense souffle de haine et de vengeance qui soulevait le peuple, le fit comparaître. Il se défendit avec une énergie désespérée et une éloquence qu'on ne lui connaissait pas. A l'entendre, il était victime des pires machinations et c'était lui qui réclamait qu'on lui fît justice !

Tous ses arguments toutefois furent sans effet. Par 498 voix sur 500, il fut renvoyé au Tribunal révolutionnaire. Le 27 novembre, accueilli par les imprécations de l'hémicycle tout entier, il venait s'asseoir au banc des accusés. Le 13 décembre il fut condamné à mort, avec un nommé Grandmaison, du Comité révolutionnaire de Nantes, et un obscur et répugnant comparse, Pinart. Carrier fut exécuté le 14 décembre 1794. Il avait 38 ans. C'est avec raison que l'article que nous venons de résumer le range parmi « les Monstres de l'Histoire ».

## XII

### Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble

Le Bulletin de janvier 1959, de l'*Académie delphinale,* nous apporte les échos de la réception de Daniel-Rops au fauteuil laissé vacant par la mort de Mgr Caillot, évêque de Grenoble.

L'*Académie delphinale* est l'une de nos plus anciennes sociétés provinciales. Elle fut fondée en 1772 et autorisée par lettres patentes du roi Louis XVI, en mars 1789. Reconnue d'utilité publique par décret du 15 février 1898, elle a pour secrétaire perpétuel le R. P. Hostachy, de la Congrégation des PP. de la Salette, qui unit des talents de l'historien aux envolées du poète. C'est le 27 décembre 1958 que Daniel-Rops y a été reçu, et qu'il y a prononcé un discours que nous voudrions résumer ici. Succédant à Mgr Caillot, il aurait pu retracer la vie et l'œuvre de « cet homme vigoureux, à la fois autoritaire et bienveillant », qui fut à la fois « grand administrateur » et « travailleur acharné » et par dessus tout « une âme profondément sacerdotale ».

Mais l'éloge funèbre de Mgr Caillot ayant été naguère prononcé d'une façon magistrale, par le cardinal Gerlier, Daniel-Rops a préféré s'attacher au souvenir d'un autre évêque de Grenoble, le cardinal Le Camus.

Qui était donc ce personnage ? L'*Enciclopedia cattolica* donne de lui un portrait fort sympathique. Il fut évêque de Grenoble de 1671 à 1707. Il fut un évêque « réformateur ». S'il fit son entrée dans la ville un 4 novembre, ce ne fut pas, semble-t-il, par hasard, — pas plus que le choix de ce même jour par S. S. Jean XXIII pour son couronnement ; le 4 novembre est le jour de la fête de S. Charles Borromée. Etienne Le Camus, alors âgé de 39 ans, a, en effet, une grande admiration pour le célèbre archevêque de Milan, modèle des prélats réformateurs. Saint-Simon qui — comme Daniel-Rops — a le goût et le talent des portraits, dessine de lui cette silhouette :

> « Il était bien fait, galant, avait mille grâces dans l'esprit, d'une compagnie charmante, il était savant, gai, amusant jusque dans sa pénitence... »

Ce dernier mot fait mouche : « jusque dans sa pénitence ». Le Camus était un « converti » au sens que l'on donnait alors à ce mot. Jusqu'à plus de trente ans, il avait été un abbé de Cour, « un prestolet en quête de situations et de prébendes ». Il avait même été mêlé d'assez près à un gros scandale dont la Cour et la Ville avaient beaucoup jasé. Mais cette conduite peu exemplaire avait tout à coup cessé. Le Camus avait été retourné par son ami Rancé, le célèbre « abbé Tempête », lui-même revenu à des sentiments de foi et de piété qui avaient eu à subir de fortes éclipses. Nous comprenons moins bien que Le Camus ait été lié nommément au grand Arnauld, le second chef du jansénisme, si bien qu'au moment de sa nomination à Grenoble, comme évêque, ce fut au grand Arnauld qu'il demanda des conseils et une règle de conduite. Comment fut-il nommé à Grenoble ? On l'ignore. Mais il vint dans cette ville avec des résolutions bien arrêtées. Il sera un évêque austère :

> « C'est peu de dire, précise Daniel-Rops, qu'il mène une vie exemplaire : c'est une existence de moine que la sienne, et telle que beaucoup de moines en son temps ne consentent pas à la mener. Lever en pleine nuit, à deux heures, pour réciter l'office ; comme lit, une paillasse avec un seul drap et une méchante couverture ; chambre plus nue qu'une cellule ; nourriture à la lettre exécrable, car il a donné ordre à son cuisinier d'apprêter mal tous les mets à lui destinés ; et, pour achever le tableau, si son valet a interdiction de faire le lit épiscopal, c'est que, dessous, sont cachés des chaînes, des disciplines, des cilices. »

Par ailleurs, l'évêque tient essentiellement à la dignité extérieure. Saint-Simon, toujours heureux de lancer un trait piquant, écrit :

> « Jamais cardinal ne le fut tant que lui ; enfin, jusqu'à ses bottes, pour aller en mulet par les montagnes, qui étaient rouges ! »

Donc beaucoup de tenue, beaucoup de majesté. Rien de relâché. Il garde toutes ses pénitences pour lui-même et, selon la parole de l'Evangile, pour « Dieu qui voit dans le secret ».

Mais il faut le voir à l'œuvre. Il ne connaissait absolument pas Grenoble jusque-là. C'était une ville d'environ 30.000 habitants avec ses faubourgs. Le diocèse était vaste, car il débordait sur la Savoie, l'archevêché de Chambéry n'existant pas encore. Et ce diocèse était difficile à desservir. C'était l'un des plus « raboteux » de France. On voulait dire par là qu'il s'y trouvait beaucoup de montagnes. Et cette époque les regardait avec crainte et horreur. On goûtait fort peu le « pittoresque » des hautes cimes. Or, Mgr Le Camus s'imposa la tâche ardue de visiter assidûment ses ouailles. On le vit — avec ses bottes violettes, puis rouges, — dans les paroisses les plus inaccessibles. Ce sera du reste ainsi qu'il sera frappé de sa dernière maladie : une broncho-pneumonie, attrapée dans l'Oisans. Mais il ne se borne pas à voir. Il corrige, il rectifie, il châtie, il redresse, il ordonne. Il se débat contre toutes sortes d'intrigues. Il a à lutter contre les Jésuites du lieu, contre les Dominicaines de Montfleury qu'il voulait astreindre à la clôture, contre les parlementaires, naturellement, car partout le robin et le clerc s'affrontent !

Mais les difficultés diplomatiques ou autres n'étaient que peu de chose auprès des réformes à accomplir dans le domaine des mœurs. Elles étaient franchement lamentables dans ce diocèse, où le précédent évêque, Pierre Scarron, était resté 48 ans.

Laissons Le Camus en personne nous décrire la situation. Au lendemain de son arrivée, il envoie à un ami ces lignes douloureuses :

« Tout le peuple sans instruction : deux villes dans la dernière dissolution... Trente mille âmes et rien qu'un prêtre par paroisse pour les gouverner. Sur trois cents curés, il y en a dix qui ne sont pas corrompus. La débauche des moines et des prêtres est comme en Italie. L'ignorance est infinie dans tous. La volupté et le luxe sont dans toutes les conditions. On ne connaît de la religion que confréries, indulgences et congrégations. »

Et il concluait avec un humour triste :

« Si vous trouviez en votre chemin quelqu'un qui eût dévotion à aller en Chine, donnez-lui avis qu'il y a ici une Chine où l'on aura autant à faire, bien qu'on n'ait pas tant à traverser de pays. »

Et ne croyons pas qu'il exagère. Les registres paroissiaux attestent la gravité du mal. On cite ce comble : un curé célébrant ses noces à l'autel, en expliquant à ses paroissiens que, saint Pierre ayant été marié, il pouvait bien en faire autant !

Le Camus résume le tableau que forme son clergé en un mot féroce : « La sentine des prêtres de France et d'Italie. »

Et il y avait plus de cent ans que le Concile de Trente avait « réformé » l'Eglise ! A ce point de son récit, Daniel-Rops éprouve le besoin de nous rappeler qu'il y avait cependant de belles figures d'évêques en France, à cette date :

« De hautes et nobles figures, dit-il, jalonnaient cette route difficile vers la lumière de la réforme catholique : Alain de Solminihac, évêque de Cahors, que l'Eglise devait déclarer Bienheureux, Barthélemy de Donadieu, évêque de Comminges, les très austères Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, et Félix Vialart de Herse, évêque de Châlons-sur-Marne ; et bien d'autres. Voisin de Le Camus à Annecy, Jean d'Arenthon d'Alex était du même bord. »

C'est dans cette belle troupe d'évêques réformateurs qu'il faut ranger Etienne Le Camus. Il s'en prend d'abord au clergé. Il lui arrive, dans une seule tournée pastorale, d'en révoquer vingt-cinq membres. Il fait des ordonnances. Il met les points sur les *i* avec autant de précision que de clairvoyance. Il réunit ses prêtres en retraites spirituelles à l'évêché. Il fait des conférences du genre de celles du mardi de saint Vincent de Paul. Il réunit des synodes diocésains. Et surtout, il crée enfin un *séminaire,* car 110 ans et plus après le Concile de Trente, Grenoble n'en avait pas encore. A partir de 1680, le séminaire, confié à des prêtres de l'Oratoire fonctionne.

Pendant ce temps, Le Camus ne néglige pas ses fidèles. Il paie de sa personne. Il prêche des carêmes et des avents, fonde de nouvelles paroisses, notamment Saint-Joseph de Grenoble, fait donner des missions par les Lazaristes, ces fils de Vincent de Paul, alors en pleine activité. Il ouvre de « petites écoles » pour former les enfants.

« C'est, dit Daniel- Rops, toute la pâte chrétienne qui est brassée, malaxée par cet homme infatigable. »

Le diocèse se transforme. M^me^ de Grignan pourra écrire à sa mère, M^me^ de Sévigné :

« C'est aller à la source des bons prêtres que d'aller dans un diocèse gouverné par un saint prélat, tel M. le cardinal Le Camus. »

Et pourtant on l'a pas mal discuté. Il fut attaqué auprès du roi, dénoncé à Rome, et il reste signe de contradiction, puisque le R. P. Broutin ayant fait son éloge récemment, dans son livre magistral, *La Réforme pastorale en France au XVII^e^ siècle* (Paris, 1956), l'abbé Cognet, qui connaît si bien ce siècle-là, lui a vivement reproché de n'avoir pas vu « l'évidente duplicité de ce personnage complexe ».

Que penser de ce jugement ? Sûrement, Le Camus reste « complexe ». Nous avons dit son admiration pour le Grand - Arnauld, son penchant au jansénisme. Et pourtant il condamne formellement les *Cinq propositions,* il refuse de signer le fameux *Rituel* rédigé par Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, il souscrit au jugement de Rome, lors de la Bulle *Vineam Domini* en 1705, il condamne le « silence respectueux » inventé par les jansénistes, pour voiler leur révolte contre le pape ! Alors, Le Camus eut-il deux visages ? Il semble que non. C'est un personnage très vif. Cette sorte d'hommes est exposée à des changements brusques. Il n'est pas toujours conséquent avec lui-même. Mais si le pape Innocent XI lui conféra la pourpre, on peut bien dire qu'il y avait à cela quelque raison « Louis XIV le rangeait parmi les « trois évêques » qu'il avait dans son royaume. C'était quelqu'un ! Sa mort eut quelque chose de grand. Nous avons dit qu'il attrapa une broncho en visitant ses montagnes et il eut alors ce mot superbe : — « Un évêque est un soldat : laissez-moi mourir sur le champ de bataille ! »

Nous souscrirons donc à cette conclusion de Daniel-Rops :

« S'il est vrai que la mort mette à la vie son sceau de vérité et place tous les gestes accomplis dans leur lumière exacte, cette mort du cardinal Le Camus, simple et sainte, devrait suffire à écarter les soupçons de ceux qui voient en lui un ambitieux, un habile, un joueur des deux tableaux. »

Le Camus avait 75 ans, dont 35 d'épiscopat. Il mourut le 12 septembre 1707.

L. Cristiani.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus bibliographiques

S. Em. le Cardinal RICHAUD, archevêque de Bordeaux. — **Dans les chaînes du Christ.** — 650 p. (15 × 20), 2.990 fr. — Paris, Bonne Presse, 1959.

« Pour remercier Dieu des vingt-cinq années d'épiscopat que sa Miséricorde m'a accordées, il m'a paru que je ne pouvais mieux faire que de publier les idées que Son Esprit m'a suggérées. »

Par cette déclaration liminaire, S. Em. indique l'occasion de cette importante publication. Cinq ans d'épiscopat à Versailles, douze à Laval, huit à Bordeaux ont été précédés de vingt ans de ministère pastoral, principalement consacrés à l'éducation religieuse des jeunes, à l'implantation de l'Action Catholique et à la direction de l'enseignement chrétien. Des écrits nombreux qu'il a composés au cours de ce long et fécond apostolat sacerdotal et surtout épiscopal, S. Em. a fait un choix, en vue d'aider son lecteur à voir juste dans les multiples et délicats problèmes de l'heure présente.

Les principaux dogmes, les devoirs d'état et les vertus qui s'imposent aux diverses catégories de chrétiens, les exemples donnés par les Saints canonisés et les âmes héroïques, les directives pastorales touchant le catéchisme, le recrutement du clergé, les nouveaux dispositifs d'évangélisation, l'apostolat des laïcs, l'enseignement libre, la doctrine sociale de l'Eglise, les devoirs patriotiques : tels sont les principaux thèmes autour desquels se groupent les dix-neuf articles de cet ouvrage, véritable somme offerte au prêtre et au catholique d'aujourd'hui par l'éminent prélat que fut le promoteur du *Directoire pastoral pour la France en matière sociale*, et qui est toujours le Président de la Commission épiscopale des institutions sociales et charitables.

Une pensée profonde, un jugement calme et sûr, une belle clarté du style assurent un beau succès à ce volume, riche de doctrine et d'expérience.

---

Adalbert HAMMAN, O. F. M. — **La Philosophie passe au Christ : L'Œuvre de Justin : Apologie I et II ; Dialogue avec Tryphon.** Textes intégraux ( en traduction française). — Collection « Ichtus », Littératures chrétiennes. T. III. — (14,5×19,5), 366 p., 1.320 fr. — Editions de Paris (20, av. Rapp, Paris-7e), 1958.

Au moment où divers éditeurs présentent au grand public, de façon renouvelée, des extraits de classiques profanes (p. ex., d'Homère, de Virgile), il était indispensable que le même effort fût tenté en faveur des écrivains de l'Eglise ancienne. L'*Ami* (1958, p. 270) a fait connaître le premier volume de la collection, voici déjà le troisième.

L'exergue, *La Philosophie passe au Christ*, caractérise heureusement l'étape inaugurée par S. Justin dans la vie de l'Eglise. La dialectique entraînante des deux *Apologies* oppose la beauté de la religion et de la morale chrétiennes aux insuffisances, aux pauvretés, voire aux turpitudes du paganisme ; l'auteur peut alors s'écrier : « Je suis chrétien, je m'en fais gloire ». La longue discussion du *Dialogue* établit que le judaïsme n'est qu'une préparation de la Nouvelle Alliance; l'Ancien Testament, doctrine, prophéties, institutions, personnages, événements, n'a de sens que par le Christ.

Le P. Ad. Hamman a repris la traduction de ces œuvres parue dans la collection Hemmer-Lejay (1904 et 1909), non sans la modifier en maint endroit : on peut regretter que ce travail d'affinement n'ait pas porté sur tout le texte. Une centaine d'illustrations, hors et in-texte, créent un climat visuel attrayant et éclairant ; certaines sont empruntées à un psautier archaïque du IXe siècle (Utrecht). Cet éclairage augmenterait encore si telle et telle illustration étaient présentées par une « légende ».

Une introduction retrace l'existence de S. Justin, son cheminement vers le christianisme, son martyre ; elle met en valeur le témoin de la communauté chrétienne, le maître, sa méthode d'exposé, sa pensée, son actualité. Les écrits ont également leur introduction. Une brève table analytique facilite l'utilisation du volume, auquel on souhaite un succès mérité.

---

PHILOXENE DE MABBOUG. — **Homélies.** Introduction, traduction et notes par Eug. LEMOINE. — « Sources chrétiennes », n° 44 (13 ×20), 568 p., 1.200 fr. — Paris, Edit. du Cerf, 1956.

Mort en 523, Mar (le bienheureux) Philoxène est honoré comme saint dans l'Eglise monophysite jacobite. Il fut une des têtes dirigeantes du patriarchat d'Antioche, demeura trente-quatre ans évêque de Mabboug (Hiérapolis, non loin de l'Euphrate, entre Edesse et Antioche de Syrie), puis son opposition au concile de Chalcédoine le fit exiler les quatre dernières années de sa vie. Les homélies traduites du syriaque par M. l'abbé Lemoine reproduisent les entretiens qu'il donnait dans les monastères de la Mésopotamie septentrionale. Elles sont d'un vigoureux maître de la vie spirituelle, qui exhorte en même temps qu'il enseigne. La christologie n'en est pas monophysite.

La première homélie établit que Jésus-Christ, notre Dieu est le fondement de la vie de notre âme. L'adhésion à sa mort et à sa résurrection nous fait passer de l'ordre naturel à l'ordre spirituel. Par lui, nous prenons contact personnellement avec Dieu.

L'union mystique ne cache pas à Philoxène la nécessité de l'ascèse : deux par deux, les douze homélies qui suivent, traitent des conditions morales et religieuses de cette union. Ce sont la foi, la simplicité, la crainte de Dieu, puis le renoncement au monde, la lutte contre la gourmandise et la fornication. « La foi est la terre qui reçoit la semence de la parole de Dieu », mais la foi elle-même, comme la pureté de cœur, est « fille de la simplicité », entendue par Philoxène au sens d'enfance spirituelle : « Jésus commandait partout la simplicité et conseillait de ressembler aux enfants. » L'enfance de l'âme va de pair avec le souvenir de Dieu, la crainte de Dieu, que nous appellerions le sens de Dieu : elle se développe « chez celui qui pense à Dieu en tout temps ». C'est à la fois « un mur de garde contre tout mal », et la génératrice de l'amour : « l'homme n'est pas capable d'aimer Dieu, mais c'est Dieu qui s'abaisse pour être aimé par l'homme », encore faut-il que celui-ci soit attentif à la démarche de Dieu.

Entrer dans les mystères de l'Esprit, participer à la plénitude de la connaissance du Christ, ressembler à Dieu suppose le renoncement « à tout ce qu'il y a dans le monde », et la lutte contre l'amour du ventre sous son double aspect, gourmandise et fornication.

Le style de ces homélies est très imagé, et tout nourri de l'Ecriture ; il use largement de la typologie. La doctrine est toujours exposée dans une perspective réaliste. En dépit d'une pointe de particularisme pour la vie monacale retirée, ce livre donnera satisfaction aux chercheurs qui veulent étudier la spiritualité de l'église syriaque, aussi bien qu'aux âmes avides de nourriture chrétienne. La traduction est de bonne qualité, et c'est

la première en français. L'ampleur de l'ouvrage ne l'empêche pas d'être maniable : des tables, en particulier celle des idées (p. 551-562), en facilitent grandement l'utilisation.

---

1. Jean-Marie LEROUX. — **Athanase d'Alexandrie.** — (14×19), 120 p., 330 fr.
2. Maurice JOURJON. — **Ambroise de Milan.** — (14×19), 128 p., 330 fr.
3. Jean-Marie LEROUX. — **Eglise, peuple de Dieu.** — (14×22), 286 p., 780 fr. — Coll. « Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Aux Edit. Ouvrières, 12, av. Sœur-Rosalie, Paris-13e.

Cette collection vise à faire connaître du grand public les Pères de l'Eglise. La première partie de chaque petit volume présente la vie du personnage, la seconde donne des extraits courts, mais nombreux, de ses œuvres : le tout est rédigé dans un style alerte et actuel. Tout est mis en œuvre pour arrêter l'attention de lecteurs avant tout désireux de prendre contact avec la pensée vivante de l'Eglise des premiers âges, et d'y trouver un aliment solide de leur foi, ainsi qu'un stimulant de leur vie chrétienne.

1. — La vie de S. Athanase est à elle seule, un puissant exemple : même « quand le péché mène la danse », et que sa fidélité lui vaut exil sur exil, il lutte pour la foi et l'indépendance de l'Eglise. Les extraits de ses écrits nous donnent une idée du pasteur toujours attentif à maintenir ses ouailles sur la bonne piste, à leur expliquer les mystères chrétiens, à les mettre en garde contre Arius et les opportunistes, à éclairer les évêques d'Egypte, à éveiller les vocations érémitiques par le récit de la vie de S. Antoine.

2. — Tout autre fut la vie extérieure de S. Ambroise. Haut fonctionnaire, préfet de Milan, il passa sans transition de la grande administration impériale au gouvernement du diocèse de la capitale, et devint d'emblée « faiseur de chrétiens, semeur d'évangile » ; il fut l'homme du devoir même envers l'empereur Théodose, et, lui aussi, le défenseur intrépide de la foi. Ses « messages aux hommes » jalonnent « la route de Dieu », rappellent qu'Il doit être premier servi, enseignent « à porter le Christ » et à en vivre, comme la prière suivante : « Fais de nous des vivants, puisque tu es la vie ».

3. — Cette étude ne se veut ni apologétique ni théologique ; elle évite les termes et les démonstrations techniques ; elle laisse simplement parler les faits, du moins les principaux, car sous ce rapport elle ne saurait être exhaustive. Elle a pour objet quatre aspects de l'Eglise : son existence presque bimillénaire, son unité, sa sainteté et l'exercice de son magistère. Il n'y est pas question, autrement que par allusions, d'apostolicité et de catholicité, deux notes pourtant essentielles.

La méthode choisie a pour avantage de susciter l'intérêt du lecteur par un récit concret, mais en contrepartie elle entraîne des répétitions. La brièveté avec laquelle est exposée une matière particulièrement abondante expose parfois à un certain manque de nuances dans les affirmations. Est-il vrai par exemple qu'au XVIIIe siècle beaucoup d'évêques se préoccupèrent surtout de jouir en paix des revenus de leur diocèse et que le clergé était sans valeur (p. 49) ? L'attitude héroïque de nombreux prêtres pendant la Résolution tend bien plutôt à démontrer le contraire. On lit également avec surprise, entre autres, que le succès du concile de Trente fut payé cher par l'arrêt prolongé de toute progression doctrinale dans l'Eglise (p. 128) ou que l'Inquisition fut purement une faute (p. 125).

Il convient aussi de relever une chronologie défectueuse sur de nombreux points. Il est impossible de les signaler tous. Citons au hasard : S. Grégoire le Grand donné comme vivant un demi-siècle seulement après S. Léon Ier ; la définition du dogme de l'Immaculée-Conception en 1853, celle de l'Assomption en 1953, l'encyclique *Rerum Novarum* en 1881, les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine respectivement en 430 et 450, le pape Léon IX au lieu de Léon X (p. 43), Pie XI au lieu de Pie IX (p. 128), etc.

Cet essai de vulgarisation, par ailleurs, témoigne d'une information étendue et s'exprime clairement. Le texte devra toutefois être soigneusement revu.

Et pourquoi la collection ne donne-t-elle pas aux Pères de l'Eglise leur titre de « *Saint* », qui les réfère à Dieu et situe leur œuvre dans sa vraie perspective ?

---

**DICTIONNAIRE DE THEOLOGIE CATHOLIQUE. — Tables Générales.** Fasc. VII : « Fidélité-Garrigou-Lagrange ». — Paris, Letouzey, 1958.

Dans ce fascicule sont analysées des études considérables : Foi, France, Frères prêcheurs, Frères mineurs. Les références à « Foi » suivent exactement les treize sections de l'immense article du P. Harent. A chaque section, le relevé des auteurs cités dans le paragraphe — L'article « *Fornication* » (F. Dolhagaray), avait inséré quelques lignes sur la prostitution : une note complémentaire due à M. A. Tillet, p. s. s., reprend la question sur un plan plus général au point de vue historique, et plus actuel au point de vue moral, social et juridique, avec une bibliographie.

L'article « *France* » a été, au point de vue historique, complémenté par les références aux relations de la papauté avec la France, aux conciles tenus en France, aux Ordres religieux et institutions intéressant la France (règle de S. Augustin, règle de S. Benoît, Carmes, Frères mineurs, Frères prêcheurs, Jésuites, Oratoriens), pour terminer sur le seul point abordé dans le texte du *D.T.C. Etat religieux actuel* (G. Goyau). Ce sont surtout les publications sur les sciences sacrées qui fournissent les renseignements littéraires les plus nombreux : les auteurs et les personnages ayant joué un rôle dans l'histoire religieuse de la France trouvent ici leurs noms soigneusement relevés. Mais d'une valeur incomparable sont les « notes complémentaires » rédigées en équipe par des professeurs de la faculté de théologie de Lille et deux autres spécialistes : I. *Aspects fondamentaux* (J.-C. Didier). — II. *Philosophie* (P. Guilluy). — III. *Sciences sacrées :* Ecriture sainte (P. Sandevoir) ; Patrologie (J. Liébaert) ; Théologie (J.-C. Didier et Ph. Delhaye) ; Droit canonique (Ch. Lefebvre) ; Hist. de l'Eglise (Ch. Lefebvre) ; Histoire des religions, Spiritualité, Liturgie (J.-C. Didier) ; Questions sociales (J.-C. Didier et E. Vauthier) ; Pastorale et Apostolat (E. Vauthier).

Dans l'article « *Frères mineurs* », le savant historien de l'Ordre, le P. Clément Schmitt, de Quaracchi, a suivi pour ainsi dire page par page le canevas tracé par le P. Edouard d'Alençon en ajoutant les compléments nécessaires. Son travail est un véritable chef-d'œuvre qui retrace la physionomie de S. François d'Assise, la vie intérieure de l'Ordre, sa vie extérieure, le tout complété par une bibliographie générale. Après le relevé des auteurs cités dans le Dictionnaire, le P. Schmitt retrace l'activité scientifique de l'ordre au XXe siècle : auteurs, centres d'études, congrès scientifiques. Les Capucins sont étudiés par le P. Julien-Eymard d'Angers. — Mêmes dispositions en ce qui concerne les « *Frères prêcheurs* » à qui le P. André Duval du Saulchoir consacre une note importante.

Des collaborations aussi précieuses ont permis de donner à ce fascicule une valeur supérieure en son genre à celle des fascicules précédents.

---

**IMPRIMATUR**
Lingonis, die 3 martii 1959
G. MICHEL, *vic. gen.*

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)